

Notes et Souvenirs de mon enfance
et sur l'origine des constructions de l'Impasse de l'Eglise
N^os 8 et 9 à Paris.

Une note aussi sur des lettres de mes Beaux-Parents
envoyées par ballon à Gros-Rouvre pendant
le Siège de Paris en 1870. (4 ci-incluses)

Versailles, 29 Septembre 1934. 1

Edmond Layallon
GROS-ROUVRES (S.&O.)
58, RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TÉL.28-63

Notes et Souvenirs de mon enfance
et sur l'origine des constructions de
l'Impasse de l'Eglise n° 8 et 9 - Paris.

Ma Mère Dorothée, Elisabeth Steinbach,
femme de Jacques Layallon est née le 6 février 1829
à Schiltigheim près de Strasbourg et est décédée
le 19 Janvier 1906 à Paris.

Encore demoiselle elle a acheté à M^r Drevaux en 1865
une petite maison Impasse de l'Eglise n° 9. Elle s'y est
marriée et c'est là où je suis né également le 6 février
mais en 1867. Je suis né dans la 2^e chambre du
rez-de-chaussée en entrant à gauche. (A ce moment-là
l'entrée de cette chambre se trouvait dans l'impasse)
c'était une porte-fenêtre à deux fins puisqu'il n'y
avait pas de fenêtre. En 1934, où j'écris ces lignes,
cette chambre existe encore, mais une fenêtre remplace
la porte, on entre par le n° 9; le logement se compose
dans maintenant de deux petites pièces et d'une cave
dont la descente se trouve au fond de la 1^e pièce,
c'est curieux comme construction!

D'après ce que je me rappelle et que mes Parents
m'ont raconté souvent, ainsi que par les papiers que
j'ai trouvés dans la mallette que ma Mère a laissé
après sa mort (car elle a survécu un an à mon Père)
M^r Drevaux avait lui-même acheté cette petite
maison en 1858 pour 3.050^{frs} à M^r et M^d Rogier

21

le 8 février 1860 dont on peut voir la note des frais de
Maître Ferrière, Notaire à Vaugirard.

Ma Mère a emprunté 7.000 francs pour acheter probablement cette maison en 1855, car comme jeune fille, ayant toujours été en service, elle n'était pas riche et n'avait pu avoir que de faibles économies. On trouve cependant dans son livre de travail, avec ses certificats, un reçu d'un propriétaire du 10^e 9^{me} 1864 dont la signature

St Savrai ? est illisible, auquel elle a prêté mille francs pour 14 mois. Son emprunt de 7000 francs lui a servi à payer cette maison et à y éléver un étage; on peut voir les reçus successifs des intérêts de cette somme prêtée par M^r J. Maréchal

Ma Mère a été amenée à Paris par sa sœur Madame Antoine Papillon, née Sophie Steinbach. Mon oncle et ma tante habitaient non loin de là au N° 115, rue de la Croix-Nivert (maison qui n'existe plus maintenant). Ils travaillaient à façon pour la confection militaire de plusieurs régiments et entre autres celui du fort d'Ivry. Ma Mère qui était en Alsace est donc venue chez eux pour apprendre, et étant déjà bonne couturière a en vite fait de s'initier à ce nouveau métier de couturière militaire. Par la suite elle est venue s'installer à son compte 9 Impasse de l'Eglise dans la maison qu'elle a achetée et qu'elle a agrandie petit à petit.

Mon Père Jacques Sayeillon fils de Bertrand Sayeillon et de Juliette Cournié, est né à Aussenac (H^e-Garonne) près de Coulounie le 31 Juillet 1834.

Il s'est engagé pour 7 ans au 49^e de ligne, puis a renouvelé pour 7 ans encore au 3^e voltigeurs de la Garde impériale sous Napoléon III pour remplacer un autre soldat (car

Edmond Payetton

GROS-ROUVRES (S.&O.)

58. RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TÉL. 28-63

(car la loi permettait de se faire remplacer pour faire moyennant une prime de

Il a parcouru à pied toute la France pendant ces 14 années, car tous les deux au trois ans on changeait de garnison pour entraîner les troupes ; le chemin de fer ne fonctionnait encore que sur quelques grandes lignes puisque ma Mère a assisté à l'inauguration du premier train qui est arrivé à Strasbourg en 1848 ou 1850.

Mon Père racontait souvent les petites promenades que son régiment faisait de Toulouse à St-Etienne (en Forez) puis à Perpignan, ensuite à St-Malo et enfin au fort d'Issy etc... Ayant appris le métier de tailleur à Aubonne, son village, il a pu entreprendre ses classes du régiment, à la Cie hors rang où plus tard il a été nommé Caporal-tailleur au fort d'Issy. C'est lui qui recevait les confectionns de mon Uncle et Tante Papillon et que ma Mère allait porter.

Il s'en est suivi, avec mon Père, leur enfant, puis leur mariage et ... ma naissance et plus tard celle de ma soeur Élise (du même nom que ma femme) née le 8 Avril 1868, deviendra femme Rouquier.

Mon Père ayant été libéré en Juillet 1869 - nous étions donc sans Deux, comme on dit, enfants de giberne !

Petit à petit mes Parents ont acheté du matériel, des machines à coudre, mais à crédit, puisqu'on trouve, dans le dossier où j'ai reuni toutes sortes de documents, des billets à ordre de 25 francs de la maison Hannisse et autres.

4

Cela prouve qu'à ma naissance, mes Parents n'étaient pas bien aises ; on remarque en effet des billets à ordre de petites sommes la prenant : un billet de 250 francs souscrit le 4 Février 1867 (je suis né le 6) pour 2 mois à fin Avril prochain ; on remarque encore qu'à cette date de fin Avril, ce billet n'a pu être payé que par un nouvel emprunt de 300 francs à M^r Ferrand et cette fois pour une année (du 1^{er} Mai 1867 au 1^{er} Mai 1868) (ce dernier billet écrit en entier par mon Père.)

Pendant cette année on voit encore que la Fortune n'arrivait chez nous qu'à pas très lents puisqu'on trouve de plus un billet souscrit le 1^{er} Janvier 1868 pour 100 francs seulement (valeur reçue en espèces) à l'ordre de M^r Pierre Ferrand, (probablement le même) qui devait être un camarade de régiment à mon Père, de la 1^{re} ou 2^e ou 3^e Voltigeurs de la Garde Impériale, comme l'indique le billet !

(Sur tous les billets à ordre on remarque, à titre de curiosité, le timbre de l'Aigle impérial)

L'emprunt de 700 francs n'était pas encore réglé en 1873, on le voit par le reçu, sur papier bleu, des intérêts de cette somme ; il est vrai qu'entre temps, il y a eu la guerre et l'an trouve deux reçus de ces mêmes intérêts en 1870 et 1871. Mes Parents ont fait construire le N° 8 de l'Impasse à côté de leur maison du N° 9 et un reçu de Maître Aveline, Notaire rue Buret à Vaugirard en fait foi (reçu d'une somme de 500 francs à valoir sur frais d'acquisition de ce jour (28 Mars 1873) pour l'achat du terrain. Ces constructions n'ayant pour but que l'agrandissement des ateliers, une font

Edmond Layallon

GROS-ROUVRES (S.&O.)
58. RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TÉL. 28-63

me font rappeler mon enfance et je me

Souviens qui aussitôt après la guerre, (j'avais 5 ans) et que je couchais au 1^{er} étage,

les murs n'étaient pas encore complètement construits et qu'on les avait momentanément remplacés par des planches recouvertes de filasse gommée. Cette filasse servait à rembourrer les plâtrons des tuniques de troupe pour embellir nos soldats en leur donnant ainsi un air de guerrier.

C'était l'hiver, et lorsque le vent soufflait en rafale, je me souviens que la nuit je ne pouvais m'endormir, hou, hou! j'avais le trac!

Mon Père, après la guerre (ayant été libéré en 1869) était devenu, pendant la Révolution que l'on appelle la Commune, un garde-national, comme tous les hommes valides; c'était cette fameuse petite armée de la Garde nationale qui était formée de tous les fédérés ou révolutionnaires de Paris. Cette garde n° s'était emparé des armes renfermées aux Invalides pour lutter contre l'Armée régulière qui avait dû se retirer à Versailles.

Tous les matins le tambour battait le "rappel" et les gardes nationaux descendaient dans la rue pour l'exercice, la manœuvre ou le combat. Les chefs des fédérés, appelés aussi communards, étaient choisis parmi les plus audacieux et les plus... querulous! Tous les hommes étaient obligés de marcher, et mon pauvre Père, vieux soldat, resté toujours fervent bonapartiste et adorant son Empereur (qui certes ne le méritait pas après sa honteuse

capitulation de Sedan avec 90.000 hommes) descendait aussi dans la rue bien forcée et bien à contre cœur!

C'est souvent moi qui lui disais : Papa, il a l'ambour qui bat l'appel Des bants d'chandelles! Dépêche-toi!

Toute il enfilait son uniforme avec son pantalon bleu foncé presque noir à larges bandes rouge écarlate; son képi à grande visière, son ceinturon et son coude-chou (c'était aussi qu'on désignait le sabre qui était très court et muni d'une grosse poignée en cuivre...) complétaient l'équipement avec la cartouchière. L'armement était les fameux fusils à aiguille Chassepot du modèle 1866 déjà renquainés aux Invalides et chipés par la Garde nationale.

Il allait souvent monter la garde au Drapeau rouge qui était planté au milieu de la place Du Commerce où se trouve actuellement l'uinov. Nous allions souvent aux fortifications où est en ce moment la Porte de Versailles à Grenelle, nous lui portions Du pain, Du saucisson, Du vin. Je descendais dans les tranchées, cela m'amusait beaucoup car il fallait y descendre à l'échelle. Cuisse fin de cette malheureuse guerre de 1870, Du siège de Paris surtout à cause du terrible hiver où le thermomètre est descendu pendant plus de deux mois à 20° au-dessous de zéro! et affreux apparaître en 1871 de cette Commune qui a été encore pire par le feu et par les fusillades qui la rendront à jamais memorable au point de vue du deuil et de la misère! Et dire que cette guerre de 1870 et la Commune de 1871 paraissent bien légères auprès de la Grande guerre de 1914! et c'est vrai pourtant puisque la première n'a duré que 10 mois à peine, la Commune, un an, et la Grande guerre 4 ans et demi.

7 / 7
Edmond Layrillon

GROS-ROUVRES (S.&O.)
58. RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TÉL.28-63

Mais dans la Dernière guerre de 1914
la population civile n'a pas connu ce que
c'est que le siège d'une ville. Les Prussiens
faisaient le tour de Paris et les vivres quels
qu'ils soient ne pouvaient plus rentrer. Plus rien à manger
que Du pain noir, Des chiens, Des chats, Des rats, des....
enfants !! Combien d'enfants ont Disparu pendant le siège ?

(A cause Du bombardement nous n'avons pu rester
dans l'Impasse de l'Eglise et avons Dû nous réfugier
dans une chambre rue St. Dominique, et ma Soeur, un
jour que j'étais allé avec elle chercher un bâton de
réglisse chez un épicier à 20 mètres de la maison, a
tout-à-coup Disparu ! L'avait-on enlevé ? je ne m'en
suis pas aperçue - Elle avait 11 ans. Mes Parents étaient
dans la désolation car ce n'est qu'au bout de 5 jours
que la police l'a retrouvée chez un coiffeur près de
l'Ecole militaire. Il est certain qu'elle était bien
destinée à être transformée en Sarcins !!

Je me souviens qu'à la Porte de Pantin, les
Prussiens qui me trouvaient sans toute amabilité, me
faisaient sauter sur leurs genoux - On ne les appelait
pas-boches en ce temps là, on les appelait - les têtes
carrees !

Après les batailles qui ont eu lieu pendant la
Commune avec l'Armée régulière qui nous bombardait
de Versailles, mon Père a fallu être tué au plateau
de Châtillon où la fusillade a été terrible et où
sont tombés beaucoup de gardes nationaux. Il n'a
été que légèrement blessé mais lorsque l'Armée est

8/ est entré victorieuse à Paris il a bien fallu y passer pour le bon avec ma Mère eau, dans leur atelier, on y avait trouvé des effets militaires de gardes nationaux, et cela suffisait pour que ils soient fusillés tous les deux.

Au milieu d'un peloton de soldats ils furent conduits à l'École militaire pour être interrogés. Mes Parents se disputèrent devant l'Officier instructeur, ma Mère était tenace, entêtée et ne voulait pas se faire échapper. Devant la menace d'être, sur le champ, fusillés tous deux, ne réussit à lui imposer silence qu'en lui flanquant une maîtresse gifle.¹ Son certificat de bonne conduite et ses 14 ans de service militaire firent flétrir l'Officier qui heureusement les fit mettre en liberté! C'est que les fusillades se faisaient sans jugement; c'était la loi martiale et tout dépendait de la décision des Officiers Instructeurs qui vous libéraient ou vous faisaient passer dans la grande cour de l'École!

C'est dans cette cour qu'apparut dit-on, la première mitraillante. Lorsque la cour était pleine; elle pouvait contenir de quatre à cinq cents personnes, les soldats de garde se retirent tête-bêche de la mitraillante dans son mouvement tournant ratait et fauchait tout le monde! C'était vite fait, les fusillés étaient vite enfouis dans des fourrageres d'où sortaient bras et jambes et les convais, qui se suivaient en passant rue du Commerce et derrière l'église de Grenelle, se rendaient à Issy où les corps étaient alignés dans une grande fosse commune et recouverts de chaux vive.

Trois débardeurs ivres de boisson et de sang étaient

9

étaient assis, les bras croisés, Derrière ces charrettes, ce qui rendait cette vision plus pénible encore ! Combien en ai-je vu passer de ces voitures ? Il faut dire aussi que lorsque l'Armée est entrée à Paris, elle a voulu se venger des Communards et elle a massacré et fusillé à tort et à travers. En mémoire, est le fameux mur des fédérés au cimetière du Père-Lachaise où tous les autres révolutionnaires actuels vont manifester Derrière le Drapeau rouge ! Cela ne change pas, c'est la roue qui tourne et il y aura toujours des révolutions !

Ce jour, où nos Parents ont failli être fusillés, est resté pour ma Sœur et pour moi inoubliable; nous étions à l'École rue Guinault N° 8. (qui existe encore) nous aurions pu devenir orphelins et de ce jour là notre avenir serait devenu tout autre !

Pendant ces journées terribles, la jeunesse qui ne se rendait pas compte du Danger, continuait à jouer et à s'amuser - Avec un marteau les gosses aplatissoient les balles fusilières qui étaient très grosses et en plomb; cela faisait d'admirables jouets pour jouer au bouchon !

On se souciait peu des bombes qui éclataient de temps en temps, il est vrai que ces projectiles n'étaient que percutants.

Une fois ma Mère m'a emmené une Rue Commerce pour acheter un vase de nuit, que l'on appelait (pot de chambre,) et comme un obus venait d'éclater à 30^m. De nous, nous sommes tombés tous les deux et heureusement sans casser le pot de chambre ! Un autre obus est tombé devant l'Église de Grenelle et un éclat a complètement enlevé la tête du garçon épicier de la maison Millet qui fermait la boutique. Il ajustait les panneaux auxquels,

GROS-ROUVRES S. & O.
58, RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TÉL. 28-63

10
par les poignées, il est resté accroché quelques minutes; je l'ai vu! Une autre fois, rue de l'Quest, à Plaisance, nous avons vu Des éclats mais qui ne nous ont pas blessés ayant été reçus par ricochet.

Une fois encore, pendant la Commune, ma Mère et moi sommes dégringolés Avenue de la Motte-Piquet, un Sergent poursuivait un soldat ou un garde national et comme il y avait panique et que les balles suffisent tout le monde se sauvait et s'écrasait!

(On ne peut se figurer le désarroi que les communards ont apporté à Paris pendant la Commune en détruisant et en incendiant les plus beaux palais et monuments qu'ils arrasaient de pétrole! (De là leur est resté le nom de pétroleurs). Le palais Des Tuilleries a été presque complètement brûlé, le superbe monument De la Cour des Comptes au Quai d'Orsay a subi le même sort; le jour de ce formidable incendie le vent chassait les papiers brûlés des archives jusqu'à Grenelle. Ses gobets s'amusaient à les attraper au vol, j'étais de la partie, et je me souviens avoir pu lire sur quelques documents incomplètement brûlés! Cependant pendant ces jours terribles, on jouait tout de même, les enfants ne prenaient se rendre compte de tous ces malheurs et la mode, à ce moment là était pour les garçons, de jouer aux billes, ou à la taupe, au frêne ou au sabot!

Pour rappeler ces quelques jeux, on jouait souvent à la bloquette qui consistait pour chaque joueur à engager un même nombre de billes et que le plus habile, qui les avait réunies dans la main, les bloquait d'un seul coup dans un petit trou creusé au pied d'un mur - ce trou était la bloquette. Pendant ce coup de blocage quelques billes débordaient du trou et si

Edmond Layillon

GROS ROUVRIS (S.&O.)

58, RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TEL. 28-63

et si le nombre de ces billes était pair,
c'était gagné pour le bloqueur, tandis que
si le nombre était impair c'est l'autre qui
mettait toutes les billes dans son petit sac!

On était fier d'avoir son sac de billes, surtout s'il
était bien plein, on était riche ! mais cela faisait des
ennemis et les discussions se terminaient souvent par
des querelles. Il faut dire aussi qu'il y avait des
tricheurs et dans ce jeu de bloquette les ignorants ou
coup de pouce étaient souvent refaits. Ce coup de pouce
consistait à conserver dans sa main, en la maintenant
sachée derrière le poing, comme le ferait un pressdigitatus,
une bille pendant le coup du blocage dans la bloquette.

Si le compte des billes sorties était impair, on
s'empressait, tout en les ramassant pour les compter,
d'y ajouter la bille en question et si heureusement
le compte était pair, c'est-à-dire gagnant, on ne
sortait pas cette fameuse bille du coup de pouce.

Mais cette tricherie ne prenait qu'avec les jeunes,
car si le partenaire s'apercevait d'être ainsi volé,
garde les gnous qui pleuvaient sur !

On jauait beaucoup à la taupe, encore connue de
nos jours, on la contournaît de plusieurs tours d'une
fine ficelle, appelée fil fouet, pour la lancer sur le
trottoir bitumé. Les malins, plus habiles, avaient une
taupe plus grosse, plus allongée, en forme de poire,
on l'appelait un frêne (sans doute parce qu'il était
fait en bois de ce nom) et lorsque ce frêne était bien
lancé, sa rotation rapide parvenait à lui faire donner
un renflement que l'an était fier d'avoir obtenu !

De resto il n'y avait que les as qui savaient faire roufler un frenet, mais il arrivait aussi, qu'à force de le faire roufler, la ficelle s'usait, s'effilochait et le malheureux y restait accroché par sa pointe acérée. Autre d'être projeté sur le trottoir, il tombait dans une vache et assez souvent sur la figure. Des passants ! aussi ces jeux ont depuis été interdits.

On jouait aussi au sabot, dont le nom n'a rien à voir avec les sabots que l'on chausse. C'était encore une espèce de toupie mais cylindrique et toujours munie d'une pointe métallique. On le faisait tourner en le tenant avec les doigts ou en le maintenant debout entre les interstices des pavés pour recevoir un magistral coup de fouet qui le mettait en route. Là, c'est le fouet qui était réellement l'article qui méritait le plus l'attention et le soin dans sa fabrication. Le secret de la bonne réussite se cachait uniquement dans la composition de la lame de ce fouet. Si elle était en ficelle, elle arrivait aussi à s'effilocher tandis que si elle était en peau d'anguille, elle durrait bien plus longtemps, c'était le rêve ! et le sabot en recevait de ces coups de fouet et il fallait bien qu'il rouffe aussi ! Ah ! celui qui avait un fouet en peau d'anguille était un veinard et un as, mais le pauvre qui n'avait comme lame qu'une vieille ficelle, était regardé avec tristesse ; aussi, de rage, envoyait-il souvent aussi son sabot à la figure de ses camarades !

Dans l'Impasse de l'Eglise au N° 1 habitait la mère Caffé (avec deux f à son nom) et qui vendait du café à nos ouvrières. Elle s'installait dans l'étroit couloir de sa

Edmond Tappitton
GROS ROUVRES S & O.
58. RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TÉL. 28-63

13

de sa maison. La Mère Caffé m'a vu naître ; elle est morte en 1895 ; Maman Lise, une femme, a connu cette brave femme et Félix allait souvent chez elle prendre un petit café avec un croissant. Elle racontait à nos ouvrières qu'elle n'avait connu tout petit jusqu'à elle habitaient l'impassé en même temps que ma Mère encore demoiselle et que sa maison qui portait le N° 1, était la première de l'Impasse.

Elle leur disait aussi que j'étais très gentil mais que lorsque le Dimanche on venait de me mettre un beau tablier bien propre, je m'empressais d'aller faire voguer de petits bateaux dans le ruisseau sale qui coulait au milieu de l'Impasse. Le tout-à-l'égoût n'était pas encore connu à ce moment là et tous les voisins vidaienr leurs eaux et pots de chambre par la fenêtre. J'avais sans doute déjà des dispositions pour la Marine, car je ne me plaisais qu'à tripoter dans l'eau. (Je ne suis pas le seul, tous les gosses aiment cela.)

Je revenais certainement très heureux de mes manœuvres navales, mais sûrement sale et dégouttant et ma Mère, me voyant ainsi, (elle avait la main très lèche) ne me ratait pas en me flanquant une fesse de premier ordre !

C'est à ce moment où la Mère Caffé intervenait toujours, elle me défendait avec force et se disputait avec ma Mère en lui disant qu'il fallait bien que je m'amuse !

Il faut dire aussi que la fesse était bien facile à recevoir, elle était même tentante pour ma Mère à me la donner, car les culottes des gosses s'ouvraient très facilement par le bas. Il paraît que le bouton qui fermait l'ouverture de ma culotte était souvent arraché

et que ma chemise y laissait souvent passer un coin généralement teinté couleur moutarde ! Je ne m'en souviens plus !

L'eau n'exista pas dans l'Impasse encore entourée de jardins maraîchers, et pour boire on recueillait l'eau de pluie dans des réservoirs en zinc. Le poste d'eau le plus près était installé à droite de l'Eglise de Grenelle à 300^m de la maison, et il a été le seul jusqu'en 1888.

C'est à cette date qu'un deuxième poste d'eau a été posé une de l'Eglise, un peu à droite de l'Impasse devant la maison de M^e Grossard. Sur un sujet moins clair, il en était de même. Des fosses d'aisances et la Cie Richer venait chaque quinzaine environ enlever un tonneau plein et en descendre un vide dans une fosse creusée à cet effet.

Les gosses, nous assistions souvent à ces opérations car la voiture de Richer ne pouvait tourner sa voiture dans l'Impasse et les vidangeurs munis de leurs gros tabliers de cuir étaient obligés de rouler le tonneau depuis la rue. On le remontait et descendait à la corde au moyen d'un trépied en bois haut de deux mètres au milieu duquel tournait une grosse roue. Ce n'était certes pas le parfum qui nous attirait, c'était tout simplement pour obtenir un petit morceau de glaise bien molle et bien verte pour modeler des loutons ou des bouthommes ! Cette glaise servait à bien étancher les canoëcles de ces tonneaux encore rudimentaires. Ce n'est que vers 1880 que ces tonneaux ont été remplacés par des tonnettes en métal, puis ont apparu les fosses cimentées et qui existent encore un peu partout actuellement. Le tant à l'égal, réellement sain et pratique est devenu maintenant obligatoire à Paris, mais encore beaucoup de maisons ne le possèdent pas.

Edmond Fayolle

GROS-ROUVRES (S.&O.)

58, RUE DU MARÉCHAL FOCH

VERSAILLES TÉL. 28-63

À Versailles, le tout à l'égal n'existe pas ; on vide les fosses, mais par des machines perfectionnées et très rapides ; on vide une grande fosse de 50 m³ en deux heures, tandis qu'avant ces pompes centrifuges et actionnées par des moteurs, on vidait ces fosses avec la pompe à piston et à balancier et l'opération durait toute la nuit. Elle se passait avec beaucoup de bruit et surtout beaucoup de parfum !

Oublions cette suffisante description pour revenir à l'eau bien claire, et dire que dans les jardins, beaucoup de puits avaient été creusés. On trouvait l'eau à 5 mètres environ de profondeur, mais seulement bonne pour les arrosages, elle n'était pas potable.

Aussi pour les personnes qui ne vaudraient pas boire l'eau de pluie des réservoirs ou aller en chercher près de l'Eglise, le porteur d'eau avec sa voiture se rendait à domicile. Dans les matins, on l'entendait crier : Eau, Eau ! et pour deux sous il vaut remplissait votre fontaine généralement en grès. Elle contenait deux grands seaux de quinze litres chacun, et comme la fontaine avait un compartiment filtrant à l'intérieur on était certain d'avoir une eau très pure. Pour ce prix il montait l'escalier à un ou deux étages, les maîtres dans notre quartier n'étant jamais bien bantés, et rares étaient les maîtres à trois étages.

Dans la rue de l'Eglise les deux seaux ne coûtaient qu'un sou car le porteur n'avait pas à faire à pied la longueur de l'Impasse. Ce n'était pas cher !

S'annonci des fontaines en grès existait aux Deux robinets en étain qui finissaient souvent ; il fallait les graisser fréquemment et c'est moi qui étais chargé de ce service ! mais je recevais souvent des taloches car d'une façon ou d'une autre j'étonnais toujours la cuisine !

Parlons de la lumière qui a fait tant de progrès et qui était réellement en retard même en 1891 lorsque je me suis marié. On s'éclairait avec de grandes lampes à huile et qu'il fallait remonter avant et pendant comme un réveil matin. On est passé ensuite à toutes sortes de pétroles plus ou moins raffinés ; le jaune citron en est parvenu à le raffiner très-blanc ; le gaz n'était pas encore répandu, car dans les rues jusqu'en 1878 on s'éclairait avec des guinguets ou lanternes que l'on remontait ou descendait d'un gibel adossé aux murs.

Lorsque le gaz a pu arriver à domicile, c'était une merveille ! Le théâtre de Grenelle qui était très ancien et qui n'existe plus que depuis deux ans, recevait le gaz portatif, c'est-à-dire qu'il lui arrivait par une grosse voiture comme celles qui portent du goudron.

On n'avait pas encore trouvé la compression du gaz ; l'air comprimé dans des bouteilles métalliques, et ce gaz portatif mettait plusieurs heures à passer par un tuyau qui s'ajustait à un robinet derrière le théâtre pour remplir le gazomètre ou réservoir à gaz placé à l'intérieur. On peut juger du danger qui existait pour les spectateurs au cas où il y aurait en malheureusement une explosion !

Le gaz a fait très vite de grands progrès, le bec renversé, le bec Auer, les becs multiples etc... et

Émile Luyetton

GROS ROUVRES (S&O.)

58. RUE DU MARÉCHAL FOCH

VERSAILLES TÉL. 28-63

que l'électricité est venue maintenant remplacer le tout en apportant sa brillante lumière, et actuellement sa chaleur. Quel prodige en établissant une comparaison avec 30 ans seulement, car même en 1914 l'électricité n'arrivait pas encore rue de l'Eglise, et j'avais installé un moteur à gaz pour charger une batterie de 55 accumulateurs pour m'éclairer à la nouvelle mode !

Laissant ces souvenirs d'enfance et de guerre, je reviens au travail de mes Parents qui continuaient de prospérer dans leurs affaires et d'agrandir leur atelier.

On peut juger de la belle acquisition qu'ils ont faite le 9 Juillet 1875 à un M^r. Bouchy qui leur en a donné reçu en bonne et due forme ! On y lit : que la vente comprend 1 lit en fer, une commode, une table, un Sammier, une paillasse, deux chaises, une paire de rideaux de lit, une paire de rideaux de fenêtre, un broc en zinc et une barrique, le tout pour la somme de vingt-six francs ! et : sans aucune contestation de rien des deux parties ! voilà du mobilier pas trop cher !

On trouvera encore un reçu du 13 Juillet 1877, c'est à dire deux ans plus tard, sur lequel figure l'achat d'une pendule en bronze pour le prix de 60 francs à M^r. Chabot. C'était du luxe !

Mais cette année ¹⁸⁷⁵ une chance extraordinaire s'est présentée à mes Parents, chance qui a facilité leur réussite, car il s'est trouvé que, par hasard, mon Père a retrouvé un de ses Sans-Officiers de son premier régiment d'Infanterie = M^r. Jules Isaac qui était Devenu Directeur de la maison Alexis Godillot, fournisseur de toute

l'Armée française. Cette maison importante fournissait tout excepté l'armement. Elle comprenait trois grandes usines rue Rochechanard N° 61-63 et 65 et qui n'existent plus actuellement. Il paraît que M^e Godillot était un fils naturel de Napoléon III et que c'était pour cela qu'il était devenu le grand fournisseur de l'Armée ? Il existe des chaussures militaires genre de brodequins qui portent ce nom de Godillot.

Ces trois usines employaient 3.000 ouvriers. C'est au N° 65 que se trouvait l'usine de l'habillement et que dirigeait M^e Isaac.

Les deux vieux soldats furent de vrais amis et les deux ménages entretenirent réciproquement cette profonde amitié et pendant de longues années; on peut dire même jusqu'à leur mort !

De ce fait, mes parents eurent du travail à volonté et furent obligés d'agrandir encore leur atelier; à cet effet ils surelevèrent d'un étage le N° 8 de l'impassé et obtinrent ainsi de vastes locaux bien clairs.

On peut voir le contrat que mon Père passa avec un constructeur M^e Dardenne le 22 Juin 1876 pour cette entreprise de travaux au prix forfaitaire de 5.000 francs.

Leur réussite leur permit d'acheter la propriété de M^e Schum, notre voisin mitoyen et dont l'entrée se trouve toujours 81 rue de l'Eglise. Il y firent construire le petit pavillon sur la rue aussi que le plus grand de trois étages au fond du jardin en 1882.

C'est sur ce pavillon où, moi-même, devenu plus tard successeur de mon Père, j'ai établi de grands ateliers et qui eux aussi n'existent plus depuis 1910 où je me suis retiré des affaires. C'est en 1900

19
Edmond Layallon
GROS ROUVRÉS S.A.O.
58. RUE DU MARÉCHAL FOCH
VERSAILLES TEL. 28-83

C'est en 1900 que j'ai fait construire au fond
de l'impasse la maison N° 6 sur le terrain
que j'avais acheté à M^r. Poumenc.

Le 3^e étage de cette maison qui a été construite par
mon ami Chérioux, correspondait avec le 3^e étage du
grand pavillon pour en faire deux vastes ateliers.

Comme je l'ai dit, j'ai transformé en 1910 tous ces
ateliers en petits logements ouvriers, et la cour, ainsi que
les petits bâtiments qui composaient l'ancienne écurie
et remise, ont servi pendant ces dix ans d'intervalle,
comme ateliers d'emballage et d'expédition pour mes
fournitures aux Colonies.

Ces notes de constructions suffisamment succinctées,
me font maintenant revenir bien loin, c'est à dire en 1876,
un an après où mes Parents ont fait connaissance avec
M^r et Madame Sac. Ma sœur et moi-même, nous les
aimions beaucoup car tous les dimanches ils venaient à
la maison, ils n'avaient pas d'enfants. Ils nous aimait
beaucoup aussi, mais si nous commettions la plus petite
faute ils ne manquaient pas de nous reprendre et ils ne
nous passaient rien. Ils étaient doux mais sévères et
ayant tous deux une instruction et une éducation supérieures,
et surtout étant très ordonnés, nous n'avons vu en eux
que de véritables modèles et de vrais entraîneurs par
l'exemple! Aussi, ma sœur et moi nous avons fait
quitter l'école communale pour entrer dans une institution.

En ce qui me concerne, je suis entré à l'institution
Mariette, 302, rue de Vaugirard et comme pensionnaire,